

Mes passions

Alexander Grothendieck

Trois grandes passions ont dominé ma vie d'adulte, à côté d'autres forces de nature différente. J'ai fini par reconnaître en ces passions trois expressions d'une même pulsion profonde; trois voies qu'a prise la pulsion de connaissance en moi, parmi une infinité de voies qui s'offrent à elle dans notre monde infini.

La première à se manifester dans ma vie a été ma passion pour les mathématiques. À l'âge de dix-sept ans, au sortir du lycée, lâchant les rênes à un simple penchant, celui-ci s'est déployé en une passion, qui a dirigé le cours de ma vie pendant les vingt-cinq ans qui ont suivi. J'ai "connu" la mathématique longtemps avant que je connaisse la première femme (à part celle que j'ai connue dès la naissance), et aujourd'hui en mon âge mûr, je constate qu'elle n'est toujours pas consumée. Elle ne dirige plus ma vie, pas plus que je ne prétends la diriger. Parfois elle s'assoupit, au point parfois que je la crois éteinte, pour réapparaître sans s'annoncer, aussi fougueuse que jamais. Elle ne dévore plus ma vie comme jadis, quand je lui donnais ma vie à dévorer. Elle continue à marquer ma vie d'une empreinte profonde, comme l'empreinte dans un amant de la femme qu'il aime.

La deuxième passion dans ma vie a été la quête de la femme. Cette passion souvent se présentait à moi sous les traits de la quête de la compagne. Je n'ai su distinguer l'une de l'autre que vers le temps où celle-ci se terminait, quand j'ai su que ce que je poursuivais ne se trouvait nulle part, ou aussi : que je le portais en moi-même. Ma passion pour la femme n'a pu vraiment se déployer qu'après la mort de ma mère (cinq ans après ma première liaison amoureuse, dont est né un fils). C'est alors, à l'âge de vingt-neuf ans, que j'ai fondé une famille, dont sont issus trois autres enfants. L'attachement à mes enfants a été à l'origine une part indissoluble de l'attachement à la mère, une part de cette puissance émanant de la femme qui m'attirait en elle. C'est un des fruits de cette passion de l'amour.

Je n'ai pas vécu la présence en moi de ces deux passions comme un conflit, ni dans les débuts, ni plus tard. J'ai dû sentir obscurément l'identité profonde des deux, qui m'est apparue clairement bien plus tard, après l'apparition dans ma vie de la troisième. Pourtant, les effets sur ma vie de l'une et l'autre passion ne pouvaient être que très différents. L'amour des mathématiques m'attirait dans un certain monde, celui des objets mathématiques, qui sûrement a sa propre "réalité" à lui, mais qui n'est pas celui où se déroule la vie des hommes. L'intime connaissance de choses mathématiques ne m'a rien appris sur moi-même autant dire, et encore moins sur les autres — l'élan de découverte vers la mathématique ne pouvait que m'éloigner de moi-même et des autres. Il peut y avoir parfois communion de deux ou plusieurs dans ce même élan, mais c'est là une communion à un niveau superficiel, qui en fait éloigne chacun et de lui-même et des autres. C'est pourquoi la passion pour la mathématique n'a pas été dans ma vie une force de maturation, et je doute qu'une telle passion puisse favoriser une maturation en

quiconque.¹ Si j'ai donné à cette passion une place aussi démesurée dans ma vie pendant longtemps, c'est sûrement aussi, justement, parce qu'elle me permettait d'échapper à la connaissance du conflit et à la connaissance de moi-même.

La pulsion du sexe, par contre, que nous le voulions ou non, nous lance droit à la rencontre d'autrui, et droit dans le noeud du conflit en nous-mêmes comme en l'autre! La quête de "la compagne" dans ma vie, elle, a été la quête de la félicité sans conflit — ce n'était pas la pulsion de connaissance, la pulsion du sexe, comme il me plaisait à croire, mais une fuite sans fin devant la connaissance du conflit en l'autre et en moi-même. (C'était là une des deux choses qu'il me fallait apprendre, pour que cette quête illusoire prenne fin, et l'inquiétude qui l'accompagne comme son ombre inséparable. . .) Heureusement, on a beau fuir le conflit, le sexe se charge de nous y ramener vite fait!

Un jour j'ai renoncé à récuser l'enseignement qu'obstinément le conflit m'apportait, à travers les femmes que j'aimais ou que j'avais aimées, et à travers les enfants nés de ces amours. Quand j'ai commencé enfin à écouter et à apprendre, et pendant des années encore, il se trouvait que tout ce que j'apprenais,² c'est par les femmes que j'avais aimées ou que j'aimais que je l'apprenais. Jusqu'en 1976, à l'âge de quarante-huit ans, c'est la quête de la femme qui a été la seule grande force de maturation dans ma vie. Si cette maturation ne s'est faite que dans les années qui ont suivi, donc depuis sept ans, c'est parce que je m'en préservais (comme j'avais appris à le faire par mes parents et par les entourages que j'ai connus) par tous les moyens à ma disposition. Le plus efficace de ces moyens était mon investissement dans la passion mathématique.

Le jour où est apparu dans ma vie la troisième grande passion — une certaine nuit du mois d' Octobre 1976 — s'est évanouie la grande peur d'apprendre. C'est la peur aussi de la réalité toute bête, des humbles vérités concernant ma personne avant tout, ou des personnes qui me sont chères. Chose étrange, je n'avais jamais perçu cette peur en moi avant cette nuit, à l'âge de quarante-huit ans. Je l'ai découverte la nuit même où est apparue cette nouvelle passion, cette nouvelle manifestation de la passion de connaître. Celle-ci a pris, si on peut dire, la place de la peur enfin reconnue. Cela faisait des années que ce voyais cette peur en autrui bien clairement, mais par un étrange aveuglement, je ne la voyais pas en moi-même. La peur de voir m'empêchait de voir cette même peur de voir! J'étais fortement attaché, comme tout le monde, à une certaine image de moi-même, qui pour l'essentiel n'avait pas bougé depuis mon enfance. La nuit dont je parle est celle aussi où, pour la première fois, cette vieille image — là s'est affaissée. D'autres images à sa ressemblance ont pris sa suite, se maintenant pendant quelques jours ou mois, voire un an ou deux, à la faveur de forces d'inertie tenaces, pour s'affaisser à leur tour sous un regard scrutateur. La paresse de regarder souvent retardait un tel nouvel éveil — mais la **peur** de regarder n'est jamais réapparue. Où il y a curiosité, la peur n'a

¹**La peur de jouer & Les deux frères.** Je veux parler ici d'un investissement intense et de longue haleine dans la mathématique, ou dans une autre activité entièrement intellectuelle. Par contre, le déploiement d'une telle passion, qui peut être une façon de refaire connaissance avec une force oubliée en nous, et l'occasion de se mesurer à une substance réticente et chemin faisant aussi, de renouveler et enrichir notre sentiment d'identité par quelque chose qui nous soit vraiment personnel — un tel déploiement peut fort bien être une étape importante dans un itinéraire intérieur, dans un mûrissement.

²Depuis quelques années, ce sont mes enfants qui ont pris le relais, pour enseigner à un élève parfois réticent les mystères de l'existence humaine. . .

plus de place. Quand il y a en moi une curiosité pour moi-même, il n'y a pas plus de peur de ce que je vais trouver que lorsque j'ai envie de connaître le fin mot d'une situation mathématique : il y a alors une expectative joyeuse, impatiente parfois et pourtant obstinée, prête à accueillir tout ce qui voudra bien venir à elle, prévu ou imprévu - une attention passionnée à l'affût des signes sans équivoque qui font reconnaître le vrai dans la confusion initiale du faux, du demi-vrai et du peut-être.

Dans la curiosité pour soi-même, il y a amour, que ne trouble aucune peur que ce que nous regardons ne soit conforme à ce que nous aimerions y voir. Et à vrai dire, l'amour de moi-même avait éclos en silence dans les mois déjà qui avaient précédé cette nuit, qui est celle aussi où cet amour a pris forme agissante, entreprenante si on peut dire, bousculant sans ménagement costumes et décors! Comme j'ai dit, d'autres costumes et décors sont réapparus bientôt comme par enchantement, pour être bousculés à leur tour, sans invectives ni grincements de dents...

Les manifestations de cette nouvelle passion dans ma vie en ces dernières sept années ont fini par m'apparaître comme le haut-et-bas mouvant de vagues se suivant les unes les autres, comme les souffles d'une respiration vaste et paisible. Ce n'est pas ici le lieu d'essayer d'en tracer la ligne sinueuse et changeante, ou celle, en contrepoint, des manifestations de la passion mathématique. J'ai renoncé à vouloir régler le cours de l'une ou de l'autre — c'est ce double mouvement plutôt de l'une et l'autre qui aujourd'hui règle le cours de ma vie — ou pour mieux dire, qui en **est** le cours.

Dans les mois déjà qui avaient précédé l'apparition de la nouvelle passion — mois de gestation et de plénitude — la quête de la femme s'est mise à changer de visage. Elle a commencé alors à se séparer de l'inquiétude dont elle avait été imprégnée, comme un "souffle" encore qui se serait libéré d'une oppression qui avait pesé sur lui, et qui retrouverait l'amplitude et le rythme qui sont les siens. Ou comme un feu qui aurait couvé s'étouffant à demi, faute d'échappée, et qui sous un soufflé d'air frais se déploierait soudain en flammes crépitantes, agiles et vives!

Le feu a brûlé à satiété. Une faim qui semblait inextinguible s'est trouvée rassasiée. Depuis deux ans ou trois, il semble bien que cette quête — là est consumée sans résidu de cendres, laissant champ libre au chant et contre-chant de deux passions. L'une, la passion de mes jeunes années, m'avait pendant trente ans servi à me séparer d'une enfance reniée. L'autre est la passion de mon âge mûr, qui m'a fait retrouver et l'enfant, et mon enfance.

Three great passions have dominated my adult life, besides other forces of a different kind. I've come to perceive in these passions three expressions of the same deep impulse: three paths that the impulse toward knowledge took in me, among an infinity of paths that offer themselves to her in our infinite world.

The first to manifest in my life has been my passion for mathematics. At the age of sixteen, at the end of high school, once I let loose the reins to a simple inclination, that inclination flowered into a passion, which has steered the course of my life over the ensuing twenty-five years. I "knew" mathematics long before I knew my first woman (apart from the one I knew at my birth), and today in my age of maturity, I find that

she is not yet sated. She no longer directs my life, any more than I pretend to direct it. Sometimes she slumbers, sometimes to the point that I believe her extinct, only to reappear without announcing herself, as fiery as ever. She no longer devours my life as she once did, when I gave her my life to devour. She continues to brand my life by a deep imprint, like the imprint left within a lover by the woman he loves.

The second passion in my life has been the quest for woman. This passion often presented itself to me in the guise of the quest for a partner. I couldn't tell apart the one from the other until the one ended, when I realized that that which I sought was nowhere to be found, or rather: that I carried it within myself. My passion for woman couldn't really flower until after the death of my mother (five years after my first love affair, which bore a son). It was then, at the age of twenty-nine, that I started a family, from which three further children issued. My attachment to my children was originally an indissoluble part of my attachment to their mother, a part of this power emanating from the woman in her who attracted me. Such is one of the fruits of this passion for love.

I haven't lived the presence of these two passions within me as a conflict, whether at their beginnings or later on. I must have felt, dimly, the profound identity of the two, which only became clear to me much later, after the appearance of the third in my life. However, the effect of the one versus the other upon my life couldn't have been more different. The love of mathematics drew me into a certain world, that of mathematical objects, which surely possesses its own "reality," but which is not the one in which the lives of men unfold. The intimate knowledge of mathematical things taught me nothing about myself, so to speak, and even less about others—the impetus toward mathematical discovery could only distance me from myself and from others. There can, sometimes, be communion between the few or the many within this impetus, but it is a communion at a superficial level, which in reality distances each one from himself and from others. That's why the passion for mathematics has not been a force for maturation in my life, and I doubt that this passion can nurture a maturation in anyone.³ If I've yielded an extravagant place in my life to this passion for so long, surely, it is also precisely because it allowed me to escape knowledge of conflict and knowledge of myself.

By contrast, the sexual impulse, whether we like it or no, thrusts us directly into the experience of an other, and directly into the crux of the conflict within ourselves as within that other! As for the quest for "a partner" in my life: She was the quest for bliss without conflict—she was not the impulse toward knowledge, nor the sexual impulse, as I liked to believe, but an unending flight from knowledge of conflict in the other person and in myself. (This was one of two things I was compelled to learn, in order to put an end to this illusory quest, and to the disquiet that attends it like an inseparable shadow...) Fortunately, as best we try to flee the conflict, sex brings us back in short order!

³**Fear of Playfulness & the Two Brothers.** I mean to refer, here, to an intense and long-term investment in mathematics, or in any other entirely intellectual activity. Yet the cultivation of such a passion, which can be a means of reacquainting ourselves with a forgotten force within us, and an opportunity to test ourselves against a resistant substance while still making progress, to renew and enrich our sense of identity through something that is truly our own—such a cultivation may well be an important step along an interior journey, along a maturation.

One day, I ceased to reject the lesson that conflict had stubbornly thrust upon me through the women I had loved or had once loved, and through the children born of this love. After I came at last to listen and to learn, and throughout the years that followed, it turned out that everything I'd learned,⁴ had been learned through the women that I'd once loved, or who I came to love when I learned it. Up until 1976, when I turned forty-eight, the quest for woman was the only great force of maturation in my life. If this maturation only came to pass in the years since, hence the last seven years, it's because I preserved myself from it (as I'd learned to do from my parents and from the acquaintances I've made) by every means at my disposal. The most effective of these means was my investment in the passion for mathematics.

The day that the third great passion appeared in my life—a certain night in the month of October, in 1976—a great fear of learning vanished. It was the fear, as well, of the wholly blunt reality, of humble truths about my person above all, or of the people I hold dear. Strangely, I hadn't noticed this fear in me before that night, at the age of forty-eight years old. On the same night I discovered it, this new passion appeared, this new incarnation of the passion for knowing. This has taken, one might say, the place of the fear acknowledged at last. It had been years since I'd seen this fear very clearly in another, but by a strange blindness, I did not see it in myself. The fear of seeing blocked me from seeing that same fear of seeing! I was strongly attached, like all the world, to a certain image of myself, that essentially hadn't budged since my childhood. The night of which I speak is also the one when, for the first time, that ancient image crumbled. As for other images in its likeness that took its place, these persisted for some days or months, or even a year or two, buttressed by tenacious forces of inertia, only to crumble in their turn under a scrutinizing gaze. A lethargy toward scrutiny often delayed each such new awakening—but the **fear** of scrutiny never reappeared. Where there is curiosity, fear has no place. When there is, in me, a curiosity about myself, there is no longer fear of what I shall find, any more than when I seek to know the final word on a mathematical situation: There is, then, a joyful expectancy, sometimes impatient and yet also stubborn, ready to receive all that will greet her, expected or unexpected—a passionate attention on the alert for unmistakable signs that enable recognition of the true amidst the initial confusion of the false, the half-true and the possible.

Within the curiosity about oneself, there is love, undisturbed by any fear that what we see does not conform to what we'd like to see. And to speak truthfully, my love for myself had bloomed silently in the months that just preceded this night, being the night on which this love took an active, one might say “enterprising,” shape, recklessly shuffling around costumes and sets! As I've said, other costumes and sets soon reappeared as if by magic, only to be shuffled out in turn, with neither invective nor gnashing of teeth. . .

The incarnations of this new passion in my life in the last seven years have, all told, seemed to me like the rising and falling motion of waves, one after another, like the murmurs of a vast and peaceful breathing. But this is not the place to attempt to sketch its sinuous and malleable line, nor, in counterpoint, that of the manifestations of the passion for mathematics. I've relinquished the desire to temper the course of the one or

⁴Over the last few years, it's been my children who have taken on the job to teach an oft-reluctant student the mysteries of human existence. . .

the other—it's rather the double motion, from the one to the other, that today tempers the course of my life—or better put, in which the course **resides**.

In the months that just preceded the appearance of the new passion—months of gestation and of abundance—the quest for woman took on a new face. She began then to detach from the disquiet that had impregnated her, once again like a “breath” that would free her from an oppression that had weighed her down, and that would restore the breadth and the rhythm that are properly hers. Or like a fire that would have smothered half-choked, with no escape, which under a breath of fresh air would suddenly flower in crackling, agile, and lively flames!

The fire has burned to its fullness. A hunger that seemed inexhaustible has been sated. After two years or three, it really appears that this quest—it is consumed without a trace of ash, leaving room for the song and countersong of two passions. The one, the passion of my youth, served for thirty years to separate me from an estranged childhood. The other is the passion of my old age, which reunited me with myself, and my childhood, and this child.

Translation by Minh-Tâm Trinh, with help from Olivier Martin.